

L'Echarpe de la Demoiselle

C'était aux vacances dernières, à la campagne, en Normandie, ce pays où chaque caillou a sa légende, chaque bois son mystère. Surprises par l'orage, nous nous étions réfugiées dans la cabane d'un vieux berger et, pittoresquement assises sur son ample limousine transformée en coussin, nous attendions sans ennui la fin de l'averse.

Rien n'était plus charmant que cette halte improvisée au milieu des prés verts, tandis que les larges gouttes de cette grosse pluie d'été tintaient sur les feuilles des arbres comme des clochettes mystérieuses en la main de quelque invisible sonneur, dans le parfum grisant des foins coupés.

L'orage, cependant, se dissipa bientôt, et comme un arc magnifique se dessinait au-dessus des bois, à l'horizon maintenant éclairci.

« C'est fini, mesdames, dit le vieillard, voyez-vous là-bas briller l'Echarpe de la Demoiselle ? il va faire beau à présent.

— L'écharpe de la demoiselle, dis-je étonnée.

— Bé, oui ! l'arc-en-ciel ! on appelle cela l'Echarpe de la Demoiselle, chez nous.

Et sans se faire beaucoup prier, le vieux berger, appuyé sur son bâton noueux, nous conta la touchante histoire que voici.

« Par une belle journée d'été — il y a bien longtemps — on glanait dans le « Champ de la Demoiselle » ; c'était un champ appartenant en propre à la fille du châtelain et, comme elle était très bonne, quand venait le temps de couper le blé mûr, elle faisait délier les javelles et permettait aux pauvres des villages voisins d'y venir glaner. Aussi toute la moisson passait en leurs mains, entièrement, sans qu'un seul épi entrât dans les greniers seigneuriaux. Elle aimait à venir visiter les travailleurs, en simple robe de fine laine et portant, pour toute parure, une écharpe de soie blanche, rayée des sept couleurs du prisme.

« Or, ce jour, il faisait une chaleur lourde présageant un orage ; la demoiselle était au champ avec ses pauvres, quand tout à coup de gros nuages s'élevèrent.

« — Hâtez-vous, mes amis, dit-elle, vous n'avez que le temps de vous mettre à couvert. » Les glaneurs se dispersèrent.

« Mais voici qu'à l'autre bout, là-bas, vers la grande haie, apparut une jeune femme merveilleusement belle, la tête couverte d'un voile, comme les saintes qu'on voit aux vitraux de notre église. Elle tenait par la main un petit enfant, plus beau que les anges, et dont les cheveux blonds ondoyaient sur sa tunique de lin, blanche comme la neige. La demoiselle alla vers eux, et comme il ne pleuvait pas encore, de sa voix musicale et douce elle les invita à glaner. Et les voilà tous deux, l'enfant et la mère, ramassant des épis qu'ils déposaient en un petit tas au bout du champ. Cependant les gouttes d'eau se mirent à tomber, larges comme des écus, et faisant grand bruit sur les feuilles des arbres. Fort heureusement, dans un coin, par devers le bois, il y avait un gros chêne, très vieux et très touffu, sous lequel ils se réfugièrent ; car la pluie maintenant faisait rage, le tonnerre grondait au loin, les éclairs sillonnaient le ciel. Et, comme l'enfant soulevait, de sa main potelée, le voile de sa mère pour abriter dessous sa tête bouclée, la demoiselle détacha son écharpe et, avec des précautions infinies, en enveloppa la tête et les épaules du mignon, sur le front duquel elle mit un baiser.

« Or, tandis que la mère souriait doucement voici que les oiseaux se mirent à chanter ; que des voix mystérieuses, si tendres et si pures que nulle oreille humaine n'en entendit de semblables, remplirent l'atmosphère d'un concert invisible et harmonieux. En même temps, l'orage se calma, la pluie cessa, les nuages se dispersèrent. Et la demoiselle, ayant quitté son abri pour examiner le ciel subitement éclairci, s'aperçut, en se retournant, que ses compagnons avaient disparu.

« Elle entendait comme un volètement d'ailes, et elle vit, à l'autre bout du champ... à l'endroit même où ils étaient apparus — l'enfant et sa mère s'élever doucement, doucement, sur des nuages blancs et floconneux, entourés d'anges aux ailes d'azur et de chérubins aux ailes roses, qui, tous, chantaient un joyeux hosanna.

« Et le groupe montait, montait dans le ciel bleu.

« Au fond de l'horizon, tous ils s'arrêtèrent, et comme la demoiselle, qui avait reconnu la Vierge avec l'Enfant Jésus, s'agenouillait sur les épis humides, dans une muette adoration, les anges se mirent à dire tous ensemble, à voix haute et très distinctement : « Bénie soit ! Bénie soit la bonne demoiselle si secourable aux malheureux ! Béni soit le Champ de l'Aumône ! » La Vierge étendit vers elle ses belles mains dans un geste de bénédiction ; puis l'Enfant détacha de sa tête blonde l'écharpe de la demoiselle et en donna les deux bouts à deux chérubins roses qui s'envolèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, très loin, à perte de vue. Et l'écharpe, s'allongeant, s'allongeant dans l'infini du ciel, forma un arc de triomphe céleste, sous lequel passèrent, aux doux bruits de mélodies paradisiaques, suaves et douces comme le chant de la brise dans les bois, la Vierge et son fils suivis du chœur des anges aux ailes d'azur, et des chérubins aux ailes roses.

« Puis tout disparut.

« Seulement, quand la demoiselle se releva, elle vit, debout dans le champ, au lieu des quelques épis restant des javelles coupées, une nouvelle moisson, aussi abondante que miraculeuse. Le petit tas des divins glaneurs était devenu, par miracle soudain, une haute et large meule, si large et si haute que onques dans le pays n'en vit jamais de semblable.

« Et l'écharpe merveilleuse continua de briller resplendissante au fond de l'horizon. Depuis lors, en souvenir de la bonne châtelaine, partout où il y a des âmes généreuses et compatissantes, le Seigneur Dieu veut bien faire briller, après l'orage, l'Echarpe de la Demoiselle aux yeux émerveillés des humains. »

« Mais, dis-je au vieux berger, quand il eut achevé son récit, l'Arc-en-Ciel est plus ancien que ce'a, père Jean ! il date du déluge.

— Oh oui, fit le vieillard en secouant sa tête chenue, oui, pour les savants qui lisent dans la Bible et pour ceux de par là-bas, au pays où s'arrêta l'Arche de Noé ; mais chez nous autres gens de l'Ouest, on trouve l'histoire que je vous ai dite bien plus belle, on y croit ferme, et tous nos anciens vous diront que l'Arc-en-Ciel n'est autre chose que l'Echarpe de la Demoiselle, placée dans le ciel par l'Enfant Jésus et soutenue par deux anges du bon Dieu. »

JACQUES AVRIL.

LA PRAO

Les peuples riverains de la mer sont généralement d'intrépides navigateurs. C'est là un théorème qui a presque force d'axiome. Aussi va-t-il de soi que les indigènes des îles de l'océan Pacifique attachent un grand prix à leurs bateaux, qui affectent mille formes, mesurent mille dimensions.

À l'embouchure de toutes les rivières, dans les anfractuosités de toutes les baies qui échancrent les côtes des nombreuses îles qui pullulent et se groupent au sud de la mer de la Chine, on rencontre tout ce qu'on peut rêver en fait d'esquifs, depuis la légère pirogue qu'un enfant dirige sans peine, jusqu'aux grandes embarcations de guerre que manœuvrent trente ou quarante rameurs. Ce sont des *akoua*, des *atsi*, des *avanaki*, des *lakwai*, des *corcora* et bien d'autres encore, mais le plus curieux est la *banca* ou *prao*.

Imaginez une grande nacelle pointue à ses extrémités, comme ces bateaux que l'on confectionne avec un carré de papier plusieurs fois replié. Le centre du bâtiment, la moitié de sa longueur totale environ, est occupé par un rouf en manière de paillette et débordant largement de droite et de gauche, de façon que les plats bords, compris sous son toit, puissent servir de bancs. À l'avant se dresse un mât mani d'une vogue, dont les dimensions annoncent une voilure importante, beaucoup trop importante pour les proportions longues et effilées de l'embarcation. Afin de parer à cet inconvénient, les indigènes agrémentent leur *prao* d'un système pondérateur très typique.

À bâbord et à tribord, ils fixent un balancier destiné à rétablir l'équilibre qui pourrait compromettre la voile larguée ou grand. Toute la poussée est en effet supportée par le balancier placé sous le vent.

Quelques voyageurs portent aux nues cette disposition et la préconisent contre le mal de mer. Je crois que c'est son étrangeté même qui la leur fait prendre pour merveilleuse. En pratique aussi bien qu'en théorie, ces embarcations ne peuvent être que détestables. Les extrémités effilées de leur coque empêchent l'adaptation d'un gouvernail. Certes on y a suppléé par un court aviron fixé à tribord arrière, mais combien ce moyen resté dépourvu de puissance et de précision. Les balanciers alourdissent la marche, et la stabilité qu'ils pourraient apporter à l'ensemble de la construction disparaît complètement sitôt qu'on ne gouverne plus vent debout. Par les coups un peu violents de roulis, le balancier sous le vent heurte lourdement les lames qui soulèvent la prao, et les liens de retang qui le fixent aux traverses se relâchent ou se brisent.

Toutefois, il faut reconnaître qu'avec une bonne baie une *prao* peut fier de cinq à sept nœuds à l'heure. Les Polynésiens regardent cette vitesse comme surprenante et conservent une telle foi dans leur embarcation nationale, qu'ils n'hésitent pas à entreprendre avec elle des traversées de plus de cent milles sans voir la terre. Ils profitent de la mousson pour l'aller et utilisent la contre-mousson pour le retour. « Ils évaluent le temps, dit un voyageur, au moyen d'une noix d'écoco percée d'un trou qu'ils laissent flotter sur l'eau jusqu'à ce que, étant remplie, elle finisse par couler. Le temps pendant lequel elle s'est maintenue à la surface de l'eau leur sert d'unité de mesure hydrographique pour déterminer leur position au large. »

Dans ses dimensions courantes la *prao* mesure 10 à 12 mètres d'une sa longueur, 70 à 80 centimètres dans sa plus grande largeur. Son cadre est en bois ; une longue liane lui sert de câble. Une natte de fibres de coco forme la voile. Pointue par le bas, échancrée dans le haut, elle s'élève au-dessus du mât et porte à son sommet une hoappe en plumes verticales.

Telle est cette singularité de l'art nautique. En dépit des louanges dont la couvrent les insulaires, de l'Océanie, je doute fort cependant qu'elle arrive à séduire les ingénieurs des constructions navales que hantent actuellement le problème des paquebots sur lesquels les voyageurs se doivent plus avoir le mal de mer.

FREDERIC DIDLAVE.

UNE ÉNIGME

Le poète Gresset se trouvait dans une réunion où l'on proposait des énigmes, des charades et autres jeux de société. Comme le jeu durait longtemps, et que le cercle était composé de gens passablement ennuyés, Gresset interrompit le sérieux en proposant à son tour cette énigme :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête.
Je m'appelle chapeau ; devine, grosse tête

Tout le monde éclata de rire, excepté un jeune homme à grande prétention qui, après avoir bien réfléchi, se leva et s'écria avec un air de triomphe : « J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! c'est une *perruque*. »

DEUX HOMMES CORPULENTS

Le docteur Cheyne et un certain M. Trouton passaient pour les hommes de la plus forte corpulence au comte de Somers-et. Un jour, Cheyne demanda à son ami pourquoi il a l'air si mécontent : « C'est, répondit celui-ci, que je songeais à la difficulté de nous porter en terre à notre mort. — Quand à moi, reprit Cheyne, sept ou huit forts de la haie feront mon affaire ; mais, pour toi, je crois qu'il leur faudra faire deux voyages. »